JEAN-BAPTISTE BIROTTEAU,

REPRÉSENTANT

DU PEUPLE FRANÇAIS,

A SES COLLEGUES.

CITOYENS-COLLEGUES,

Vous voulez tous, comme moi, ſauver la Patrie; vous voulez tous, comme moi, concourir à rendre inébranlables les baſes ſur leſquelles nous allons fonder la liberté & l'égalité. Eh bien! je vais vous dire ici des vérités qu'il eſt impoſſible de dire à la tribune, & que pluſieurs ſans doute trouveroient imprudent d'y développer. Jetez les yeux dans le ſein de la République, vous y verrez les municipalités & les départemens épuiſés; vous entendrez de tous côtés des plaintes ſu la cherté des denrées, & ſur-tout du pain, qu'on vous demand chaque jour à grands cris, & dont on manque en pluſieurs en droits, même au ſein de l'abondance. Conſultez les états de dé penſes du tréſor public, vous y verrez avec ſurpriſe des ſomme

énormes prodiguées pour l'entretien & la fourniture de nos armées. Courez aussitôt aux camps, vous frémirez d'indignation de voir qu'à peine nos armées ont reçu le quart de ce qui leur étoit si nécessaire. Parlez aux Français habitant les frontières, ils vous montreront, la larme à l'œil, leurs maisons, leurs greniers, leurs écuries, vides; demandez-leur si tout ce qu'ils ont perdu a été la proie de l'ennemi, & ils garderont un morne silence. Avancez jusque sur le pays conquis à la liberté, même spectacle, mêmes questions & même silence. Là vous verrez des fournisseurs retardant toujours leurs fournitures, et vous verrez le défenseur de la Patrie, le vainqueur de l'Autriche, forcé, par le besoin, d'abattre l'arbre fruitier pour se chaufier, d'égorger la vache qui nourrissoit le pauvre cultivateur, pour se nourrir; & vous verrez le fournisseur payer ensuite à moitié de valeur les objets enlevés ou abattus: & le soldat a été mal nourri, le cultivateur ruiné, & le scélérat de fournisseur a gagné par moitié sur la fourniture qu'il n'a pas faite, ayant dû fournir pour 24 livres s'il l'eût faite, & ayant payé avec 12 livres les dommages causés par son retard!

Portez-vous ensuite dans le centre de l'armée, voyez les régimens, les bataillons payés au complet, ou bien au-dessus du nombre effectif, & demandez à voir les caisses, vous les trouverez vides. Cherchez à vérifier les fournitures, les effets de campemens, les trains nécessaires pour les bagages, pour les charrois, &c., &c., & vous gémirez de voir le trésor national payer le double de ce qui vous sera représenté, si vous avez assez d'autorité pour l'ordonner & l'obtenir au moment où, sans être attendu, vous le demanderez.

Eh bien! citoyens, je vous le demande, est-ce en laissant tant de dilapidations impunies; est-ce en dénonçant toujours & en ne punissant jamais; est-ce en laissant nos armées sans ordre & sans discipline; est-ce en voyant ruiner le sol où elles ont passé; est-ce en prodiguant nos assignats & notre numéraire à pure perte; est-ce en donnant à trois cent mille hommes la paye de quatre cent cinquante mille; est-ce enfin en ne remédiant pas à tous ces fléaux destructeurs d'une République naissante, que nous devons espérer de sauver la Patrie? Ah! je sais comme vous que le Français combattant pour sa liberté

eſt invincible ; je ſais que le moindre revers mettra auſſitôt toute la France ſur pied ; je ſais que nous vaincrons nos ennemis, que nous ſerons libres : mais nous, Légiſlateurs, devons-nous borner notre vue à l'époque ſeule d'une victoire complète & générale ? ne devons-nous pas, dès-à-préſent, travailler pour l'avenir, prévenir les maux incalculables de la diſette, mettre de l'ordre dans nos finances, punir ceux qui les pillent impunément, réparer les maux que la guerre fait au commerce, déjouer les complots des ennemis du dedans, conſoler & ſecourir les malheureux, & préparer enfin tout, au point qu'une fois les ennemis repouſſés, la liberté aſſiſe, l'égalité établie, la République conſolidée, reconnue, reſpectée & admirée par tous les peuples, chaque citoyen quittant le mouſquet & rentrant dans ſes foyers, y jouiſſe de la paix, de l'aiſance & du bonheur que leur doivent procurer nos ſoins, nos lois et nos travaux.

Citoyens, la Patrie eſt en danger ! le ſang va couler, c'eſt à ce prix que nous devrons notre liberté. Il ne nous reſte qu'à réunir nos efforts, étouffer les haines, oublier les injures, ſacrifier tout au ſalut de la Patrie, qui eſt entre nos mains, placer toutes nos têtes ſous ce bonnet de la liberté que nous idolâtrons tous, & donner enfin à la France le ſpectacle d'une réunion néceſſaire à ſon ſalut, & à nos ennemis celui d'un Sénat qui, inveſti de la confiance de la nation, digne de ſon reſpect & de ſon eſtime, peut d'un ſeul geſte faire ſortir de ſon ſein des millions de héros décidés à vivre libres & à mourir, décidés à vaincre ou à ne jamais revoir leurs foyers ; & pour prix de leur victoire, leur garder, de retour dans leurs paiſibles demeures, la jouiſſance de la liberté, de l'égalité, de l'aiſance & du bonheur, ſource naturelle du gouvernement, tel que la Convention va l'établir, & la France l'adopter.

Citoyens, j'ai obéi à ma conſcience ; je vous ai parlé du mal, c'eſt à nous à appliquer le remède ; ſi nous ne nous hâtons de le faire, je crains, oui je crains la ruine de ma Patrie, & ſon ſalut dépend & du courage des ſoldats, & du ſoin des Légiſlateurs à rétablir l'ordre dans les finances, la diſcipline dans les armées, la paix dans l'intérieur, & ſur-tout

39

à donner aux Français l'exemple de l'union, de la concorde, & des efforts communs & individuels, pour les faire jouir des fruits d'une victoire achetée si chèrement par quatre années de révolution. Puisse le succès répondre à mes vœux ! & puissiez-vous concourir avec moi à réaliser la réforme des abus que je viens de vous montrer, & que je regarde comme la cause infaillible de la perte de la liberté !

BIROTTEAU.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.